

LA BARBE

Il était tôt ce matin là lorsque je pris La décision. La plus importante. Enlever cette foutue barbe.

Je l'admet, cela peut paraître risible et après plusieurs jours de réflexions qui pourraient s'apparenter à de la simple procrastinations je le fis. Ma vie en changera à jamais. Je ne sais pas vraiment pourquoi il m'était si important de le faire ? Je sortais d'une longue période de déprime et de oisiveté dans lesquelles, il faut dire, j'excels. Je ne sortais plus de chez moi. Les jours de beaux temps, j'ouvrais les fenêtres du salon, pour laissé entrer la vie extérieure. Le bruit de la circulation, l'odeur féérique du gazole et le chant des sirènes, le doux brouhaha de la ville venant à moi me maintenaient suffisamment en vie. Plus de la soupe aux choux, des danettes et quelques fois de la résine de cannabis. Les jours de grisailles et de pluies, je m'enfermais dans mon cerveau à double tour en écoutant du *Gainsbourg* ou du *Brel*.

Aujourd'hui, je suis un autre homme. Le visage lisse et fin sans ce foutu brouillard de poil. J'ai fait tomber le masque. Je me sent beau même. J'avais oublié ce que ça faisait. Je suis dehors, devant ma porte d'entrée. La pluie fine s'arrête annonçant le soleil pour cet après-midi.

Je suis un autre homme je vous le dis. En allant chercher une baguette, la boulangère que j'ai toujours connu et qui n'a pas bougé d'un iota depuis, m'a naïvement salué d'un « au revoir Monsieur ». Elle qui me surnomme systématiquement "Pierrot la lune". Quelle griserie !

Je continuais donc ma route, peu importe où elle me mènerait, j'avais changé, j'étais un autre et donc ma vie avec. Je croisais trois rues plus loin le vieil Henry, marin en son temps, au siècle dernier, avec son vieux berger. Tout chez lui semblait vieux, sa peau, son odeur, sa canne, son chien. Et je l'ai toujours connu ainsi. C'est à croire que les vieux ne vieillissent jamais vraiment. Son chien qui date également du siècle dernier n'a jamais pu me sentir. Sans son maître, je ne sais pas comment j'aurai fini. Moignons des mains, unijambiste ou même pire, homme tronc.

Un autre homme je vous dis car cette fois ci, après mon « Salut Riton », le terrible berger Allemand n'a pas bronché. Faut dire, le vieux marin non plus. Plissant les yeux, je voyais bien qu'il cherchait dans son crâne rempli d'eau douce qui pouvait avoir l'outrecuidance de le héler de la sorte. Je traçais ma route devant lui avec le sourire, « pas de chewing-gum ? » lançais-je car il finissait toujours par m'en proposer. Errer dans les rue avec mon ravalement de façade, une autre gueule, me donnait l'assurance que je n'avais jamais eu. Je me sentais détendu, je saisisais cette chance, je ne la lâcherai plus. Je voyais bien que ma démarche également avait changée. Son rythme était plus léger, plus avenant, plus aventurier même. J'étais un mélange de *Tony Montana* et de *James Bond*, je me prenais pour *Long John Silver* sans sa jambe de bois. J'avais le sourire malin d'un *Fantômas*, la dégainée assurée d'un *John Wayne*. Je me faisais mon cinéma, en jouant l'un après l'autre chaque rôle.

J'avais envie de flirter avec chaque femme que je croisais, de les emmener danser je ne sais où, de leur conter fleurette et de disparaître aussitôt tel un *Dom Juan*.

Tout en me demandant si la vie m'offrait une session de rattrapage, je me retrouvais très vite en plein centre ville. Place du marché.

Il y avait toujours ce fameux Rheza qui faisait ses kebab dans son food truck et qui donnait la chance à toute cette jolie place d'entendre la musique orientale qu'il aimait. Dans un coin de la place, qui ressemblait plus à un mini terrain vague qu'autre chose et qui était entouré par de grandes haies, traînaient toujours la petite délinquance bourgeoise de la ville. Poivrots rentiers à la dérivent, marins berçaient par la houle du pastis, ados de notables noyés dans les affres du tétrahydrocannabinol et vieilles cougares à bouées se mélangeaient pour former un sacré bouillon de culture puant de tristesse. Il fut un temps, avant de sombrer seul chez moi, j'y allais passer des heures entières pour déprimer en groupe.

Moi et ma nouvelle gueule décidèrent d'y faire un petit tour pour voir ce qu'il s'y tramait.

« Salut les trous duc ! »

Les gens tournèrent tous leur sale trogne vers moi. Il y avait là, des jeunes lascars de cité, habillés pour changer en jogging Lacoste, qui donnaient de grandes tatanes à de petits skateurs bourgeois.

J'étais un autre homme. Aucuns des jeunes délinquants ne semblaient me reconnaître. Je les connaissais tous. « Passe ton chemin, connard ! ».

C'est sur celui-la que j'ai commencé à jouer de l'esbroufe. Un bel aller-retour comme on voit dans les films de *Belmondo*. Moi, l'ancien peureux, celui qui fuyait devant la bataille, qui montait dans les aigus lorsqu'une abeille s'approchait trop près de moi. Après un bon moment de consternation, j'en ai giflé un autre tout en souriant. Je voulais qu'il s'énerve, qu'il riposte mais rien. Pas de réactions. J'ai hurlé. D'une tonalité qui ferai pâlir de jalousie *Garou*. Le moment d'hébétude passé, ils ont tous fuis d'un coup, même les skateurs. J'ai entendu « c'est le Croate ! ». Et puis plus rien. Je ne sais pas qui est ce fameux Croate mais ce n'est pas moi, je suis Breton de souche.

Le reste de la journée fut fort en événements. J'y ai vécu tout une foule de " première fois".

J'ai tenu le regard contre un poulet jusqu'à temps qu'il lâche le premier, j'ai donnée mon numéro de portable à de jolies nanas que je ne connaissais pas, j'ai joué des sentiments inconnus au bataillons, l'arrogance, le cynisme, le mépris.

En fin d'après-midi, j'ai traversé une rue très mal famée qu'il faut éviter absolument. Elle était déserte. C'est dans cette rue que j'ai compris pourquoi ce "Croate". Il y avait une vieille affiche collait sur un mûr, distribuait par le ministère de l'intérieur. Il y était écrit qu'il fallait être très prudent à l'époque car un détenu de la prison du coin s'était évadé. Il était très dangereux et faisait parti du grand banditisme. Djordjevic machin, dit "Le Croate". Sa photo en noir et blanc prenait les ¾ de l'affiche. Il me ressemblait en tout point. J'avais l'impression de me voir sur le mûr.

Je me suis senti comme cet énergumène collait devant moi. Libre. Une drôle de sensation, de fourmillement m'est lentement monté des pieds jusqu'au cœur. Un nœud s'est défait de mon ventre et je me suis mis à courir. J'avais une envie irrépessible de le crier à tout le monde, de l'écrire sur tous les murs que je voyais. Mes jambes m'ont portés sans m'en rendre compte là où tout avait commencé. Chez mes parents.

J'ai sonné. Encore et encore. Personne. Je n'avait plus les clés.

Je me suis souvenu d'un événement, il y a une dizaine d'année de cela. Un mec avait fait le tour de la maison et avait sauté le mur qui donnait sur notre jardin. Les flics le poursuivaient pour je ne sais plus quel petit larcin et l'individu avait eu la riche idée de se planquer chez nous. J'étais dans la cuisine avec la reine mère. En voyant cet

inconnu dans notre verdure, ma folle de mère avait prit le fusil familial et s'apprêtait à lui envoyer une bonne bastos dans le cornet. Je lui avait suggérais de tirer en l'air plutôt que de tuer cet inconnu. Cela avertirait la volaille et personne n'aurait de problème. Ce qu'elle fit. Et en deux heures tout fut rentré dans l'ordre.

Si ce monsieur avait réussi à passer le mur, pourquoi pas moi ? Je fis le tour de la maison. Je sautais le mur facilement et avançais dans le jardin vers l'entrée qui donne sur la cuisine. Ma mère sorti sur le pas de la porte. Je levais le bras pour lui dire bonjour. Elle leva les bras aussi.

Une détonation se fit entendre. Elle me figea même. Pour l'éternité. Avant de fermer les yeux j'ai eu juste le temps d'entendre « Je ne l'ai pas reconnu ! »

J'aurai du ce matin là lorsque j'ai pris La décision, la Garder cette foutue barbe.